

LE DERNIER SECRET

RÉMI PAYRE

LE DERNIER SECRET

Couverture :
Miles Hyman

© Editions des Falaises, 2022
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr



SANGMÉLIMA

I

La jeunesse de Xavier Mouchant a été bercée de rêves d'Afrique.

Ses grands-parents maternels habitaient une large maison bourgeoise de deux étages, posée entre des marronniers sur les bords de Marne du côté de Nogent. Ils s'y étaient installés à leur retour en France, après être restés en poste d'abord à Fort-Lamy, puis à Brazzaville jusqu'au début des années cinquante.

Au fond du jardin, la rivière nonchalante, parfois striée de quelque aviron paresseux, ne pouvait bien sûr leur rappeler l'immensité du fleuve Congo. Peut-être malgré tout avaient-ils choisi cet endroit en songeant aux eaux frissonnantes du Stanley Pool qui s'étalait autrefois devant leur véranda.

Elle, trop satisfaite d'avoir retrouvé le confort parisien après les postes avancés, les miasmes et les moustiques, y accordait pour tout dire peu d'importance. Mais le grand-père, haute stature encore droite, était ce genre d'homme au visage sec endurci par une vie de déserts et de tropiques qui aimait à dire qu'il n'était revenu là que pour mourir sur la terre de ses ancêtres. Lui était resté viscéralement attaché à l'Afrique, et

son esprit semblait s'enfuir sans cesse au cœur de la grande forêt ténébreuse ou loin vers les étendues sauvages. Il citait volontiers en fin de repas Conrad ou Schweitzer – qu'il avait eu la chance de croiser à Lambaréné ne manquait-il jamais de rappeler –, défendait à l'heure du digestif l'œuvre menée en Afrique-Équatoriale française, argumentait, retraçait avec précision l'épopée oubliée des troupes tricolores contre les sanguinaires esclavagistes locaux Samory, Behanzin ou autres Rabah, évoquait les grands travaux, les barages, les écoles de brousse, les dispensaires, avec des accents passionnés et des chiffres qui savaient parfois convaincre les plus circonspects. À la fin, sa femme, petite silhouette élégante à la mise en plis impeccable, soupirait et se levait en proposant aux visiteurs une dernière eau-de-vie ou un café, trop heureuse d'interrompre ces discours si souvent entendus.

Le grand-père avait rapporté dans ses bagages mille objets qui peuplaient chaque recoin de la maison. À chacune de ses visites, Xavier Mouchant, du haut de ses trois pommes, avait la sensation en franchissant la lourde porte habillée de fer forgé de plonger dans un monde fabuleux. C'était d'abord, dès l'entrée, un trophée de buffle menaçant aux lourdes cornes, puis le long des murs blancs, d'élégants cimiers d'antilopes bambaras sculptés en bois de fromager, des sagaies aux fines pointes acérées, des boucliers oblongs ou ronds aux cuirs tendus comme des tambours, marqués de symboles indéchiffrables. Ça et là, desalebasses aux anses de cuir usé exhalaient dans leur creux des parfums puissants et âcres qui étaient ceux de l'Afrique éternelle. Le grand-père aimait expliquer à qui voulait l'entendre, et son petit-fils était toujours de ceux-là, que jamais il n'avait accroché de représentation

anthropomorphe, statue ou masque, par respect des superstitions locales, sauf dans son bureau où trônait un rare trophée kidoumou aux couleurs vives, cadeau d'un vieux chef de village. Et le soir, à la tombée de la nuit, l'enfant, confortablement installé dans un fauteuil près de la cheminée, plongeait avec délice dans des récits mystérieux que lui réservait l'aïeul, habités de cérémonies traditionnelles, d'hommes-léopards et de chants de piroguiers au clair de lune.

Plus tard, adolescent, il s'était perdu des après-midi entières dans les livres de la bibliothèque du salon, dévorant les récits des grandes missions d'exploration, Marchand, Crampel, Fourreau-Lamy. Il lui semblait sentir le sable chaud filer sous ses pieds, le vent brûler ses joues, la sueur ruisseler dans son dos. Il déplaçait les cartes, suivait les pistes du doigt, apprenait les noms par cœur, rêvait de Zinder ou du lac Tchad, de l'Oubangui et de Tamanrasset.

À vingt ans, forcément, il était parti à l'aventure avec un ami à travers le Sahara et la Haute-Volta jusqu'en Côte d'Ivoire. Au volant de leur pick-up Peugeot 504 préparé avec soin dans un garage de banlieue parisienne, ils avaient traversé les immensités du Hoggar et de l'Air, bivouaqué sur les bords du fleuve Niger, parcouru les savanes et les pistes de latérite pour parvenir enfin à Abidjan. Là, au terme de ce voyage initiatique, ils avaient revendu la Peugeot, avant de rentrer en avion. À peine arrivé dans la grisaille d'Orly, il n'avait plus pensé qu'à cela, retourner vivre en Afrique.

Et aujourd'hui, trente-cinq ans plus tard, il est là debout au fin fond de la forêt équatoriale.

Il ne regrette rien, même si de ses souvenirs d'enfant il ne reste pas grand-chose, rêves d'immensités

évaporés par tant d'années de bars en tôle ondulée, de pistes défoncées, de bordels crasseux et de nuits sans sommeil sous la chaleur poisseuse.

Il a tout fait, tout essayé de ce qui passait à sa portée : du transport de grumes, des plantations de cacao, du convoyage, des prospections, des mois perdu en pleine jungle, des tas d'autres trucs plus ou moins lucratifs.

Malgré les payes claquées dans les bouges interlopes de Port-Gentil ou de Lomé, il a réussi avec les années à amasser un peu de fric, pour sa retraite, dit-il sans trop y croire... Parfois sans doute songe-t-il par principe, ou en souvenir de son grand-père, à une villa tranquille sur les bords de la Marne ou peut-être dans le sud de la France. Rêve stéréotypé, idiot, que font tous les vieux broussards. Il s'en contrefout en fait. Sa vie est là, plantée dans des bottes crottées de latérite, avec des auréoles larges comme des assiettes sous les aisselles.

Le crâne dégarni par les années, la peau ayant viré presque aussi ocre que les pistes forestières dans une sorte de curieux mimétisme, il déploie au gré des circonstances sa stature devenue plus massive avec le temps, mais toujours aussi solide et vaillante.

On ne l'appelle que de deux façons ici : Mootch, ou patron. Il a monté il y a cinq ans maintenant sa petite boîte de sous-traitance pour les forestiers, initiative originale, que tous les conseillers ont vouée à l'échec. Il est chef de chantier, mais indépendant, à son compte, sans responsable d'exploitation pour lui brailler aux oreilles. Il dit qu'il a passé l'âge, qu'il connaît l'Afrique, que si le client n'est pas content, il n'a qu'à se tirer, c'est tout.

Il a installé son bureau à Sangmélina, pour sa position au cœur de la forêt du sud du Cameroun, à

mi-chemin entre Yaoundé et la frontière gabonaise. Et, finalement, contre toute attente, son petit business a prospéré : bien sûr, il y a du travail dans le secteur ; mais surtout, s'il est connu pour sa grande gueule, il l'est aussi pour son professionnalisme et son efficacité à régner comme il convient sur les équipes en forêt.

II

— Pause !

Les ouvriers se sont figés sur le chantier, tournant leur regard vers le patron.

Un engin débouche en grondant du tunnel de verdure, tractant avec peine une grume, un beau morceau celle-là, un mètre soixante-dix de diamètre à vue d'œil. Mootch, debout face à la piste, silhouette râblée et lunettes noires sous le casque, fait des signes, bras en croix, au conducteur. Le moteur Caterpillar s'arrête dans un hoquet. Les sales odeurs de gas-oil et d'huile chaude se dissipent, laissant place aux relents épais, moites, suintant de la forêt. Seul un groupe électrogène continue à ronronner paisiblement, imperturbable, derrière la base-vie. Un man-gabey braille quelque part à l'orée de la futaie, un autre lui répond avant de disparaître, bondissant de branche en branche, déclenchant au passage un nuage de perroquets gris qui s'élancent vers la canopée dans un concert de jacassements.

Mootch pose son casque sur le garde-boue tordu du débusqueur, le remplace aussitôt par son éternel chapeau de brousse rendu rigide par la crasse et s'as-

soit sur le marchepied en fouillant dans une poche de poitrine pour en extraire un paquet de cigarettes froissé. Il regarde s'approcher le seul Blanc du chantier, hormis lui. Il tend le paquet. L'autre pour tout remerciement lâche :

— Quelle putain de chaleur !

— Tu t'attendais à quoi ? À la banquise ?

— Non, mais quand même, j'avais oublié...

— Ben, fallait pas oublier...

Un silence. Ils regardent les ouvriers qui ressortent du baraquement, une gamelle à la main, pour aller s'asseoir ici et là sur des troncs ou des marches.

Mootch avait reçu à peine une semaine auparavant un drôle de SMS. Le ton était pressant, presque angoissé, signé Pietro :

« T'aurais pas du boulot pour moi, j'aimerais changer d'air, je suis prêt à prendre n'importe quoi... »

Mootch avait réfléchi. Pas longtemps. Il avait besoin d'un assistant pour gérer deux chantiers simultanés qui débutaient prochainement. Alors pourquoi pas ? Il ne savait plus très bien de quoi était capable Pietro question boulot, mais il était sûr qu'il pouvait compter sur sa fidélité. Et ça, ça valait quelque chose. À peine avait-il donné son accord que l'autre avait sauté dans le premier vol Alitalia Milan-Paris, et de là directement sans escale vers Yaoundé.

— Sans blague, Pietro, pourquoi t'as voulu revenir en Afrique ?

L'autre regarde au loin vers le ravin qui borde le chantier :

— Je ne sais pas... La forêt me manquait, sans doute...

Mootch ne perçoit pas l'ironie, éclate de rire :

— Tu rigoles... Après quinze ans ? Tu veux vraiment me faire croire ça ?

L'Italien se tourne vers lui :

– Tu crois ce que tu veux, je m'en fous. Dis-toi juste que je suis content d'être là.

– OK, eh bien, c'est parfait alors ! Bon, si tu veux manger, c'est maintenant. Je ne leur accorde qu'une demi-heure de pause, et c'est pareil pour nous... T'as faim ?

– Même pas... Ce climat pourri me coupe l'appétit.

– Tu vas t'y refaire, tu verras. Moi, je vais me chercher un casse-croûte.

Pietro ne sait pas s'il va s'y refaire. L'autre a bien voulu lui signer un contrat de six mois. C'est tout ce qu'il souhaitait : fidèle aux souvenirs communs, comme il dit, le vieux Mootch.

Il le voit qui revient vers lui un sandwich à la main, des bouteilles dans les poches. Il lui tend une bière chaude en commentant :

– Oui, je sais, l'alcool est interdit maintenant sur les chantiers. Mais à quoi ça sert d'être chef, sinon, hein ?

Il lui tape sur l'épaule :

– En tout cas, ça me fait plaisir de te revoir en forme. Je suis sûr que ça va marcher... Et si ça se trouve, tu vas rempiler !

Non, Pietro Barri ne l'espère pas, il le dit franchement tout en tempérant :

– Mais tu sais, Mootch, que tu me donnes un sacré coup de main.

– Oui, bon, on va pas en parler pendant des semaines. Trois mois ensemble au violon, ça ne s'oublie pas !

Pietro a sursauté :

– Au violon ?

Mootch le regarde surpris :

– Oui, le violon, mon vieux. La taule, la cabane, le ballon... La prison, quoi ! Tu n'as pas oublié, quand même ?

– Ah oui, *scusi*... J'avais pensé à autre chose.

Sûr que ni l'un ni l'autre n'ont oublié leurs trois mois – quatre-vingt-quatorze jours et huit heures exactement – passés dans un cachot de République centrafricaine, pour une sombre histoire de trafic, et surtout de dénonciation. C'était à l'époque d'Ange-Félix Patassé, et ça ne plaisait pas dans les geôles de Bangui. Ils n'avaient jamais su qui dans leur petite bande avait lâché le morceau, mais ce qui est certain, c'est qu'ils n'avaient jamais eu envie de remettre les pieds là-bas. Un souvenir de l'enfer, mais en plus dégueulasse, qu'on voudrait tellement oublier sans jamais pouvoir y parvenir. Relâchés ensemble après avoir réussi à soudoyer quelques gardiens, ils avaient gravité ensuite pendant un temps à Douala – c'est là qu'ils s'étaient faits au métier de forestier –, puis sur des plantations en Côte d'Ivoire pour le compte d'une multinationale, avant que Pietro ne parte deux ans au Brésil sur un coup de tête, et enfin ne se décide un jour à rentrer en Italie.

Par les réseaux sociaux, ils ne s'étaient pourtant jamais vraiment perdus de vue. Pietro avait navigué de boulot en boulot, la débrouille, s'en sortant toujours, parfois bien, parfois côtoyant de près les *carabinieri*, jusqu'à ce qu'il rencontre finalement celle qu'il avait appelée pendant six mois *la donna della mia vita*, puis *mio amore* encore quelque temps, et enfin *dolcezza*, Luciana Baldari : une belle blonde à la Monica Vitti en version quarantaine, la célébrité en moins et les taches de rousseur en plus. Lui, avec sa gueule de bourlingueur ténébreux et ses histoires exotiques, n'avait guère eu de mal à la séduire. Il faut dire qu'elle sortait d'une séparation compliquée, et vivait seule avec ses

deux filles Alexandra et Stefania : elle avait besoin d'une épaule sur laquelle se reposer.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Mootch demande :

— Et alors, tu en es où avec ta belle ?

— Hé, ça va pas mal, tu sais. C'est un peu la routine maintenant... Mais c'est pareil pour tout le monde, non ?

Non. Pas pour Mootch en tout cas. Lui n'est jamais resté plus de trois mois avec la même femme. En tout cas, il n'en a pas le souvenir. Peut-être quand même une fois ou deux, il ne sait plus... C'est sans doute aussi pour ça que le pavillon sur la Côte d'Azur, tout seul, à quoi bon ?

Pietro a continué :

— Tu imagines bien qu'elle n'était pas très heureuse de me voir partir. Pour la rassurer, je lui ai dit que c'était une aubaine, que j'allais me faire un coup de fric.

— Alors là, tu rêves ! Je suis un putain d'exploiteur, tu savais pas encore ?

Pietro se marre :

— Si, si, je sais. Mais bon, elle y a cru. L'Afrique, c'est toujours pareil, ça attise les fantasmes de fortune facile. J'ai préféré lui dire que je partais en Éthiopie. La forêt équatoriale, ça l'aurait inquiétée.

— Ouais, ben, moi, j'ai comme idée que tu n'es pas ici que pour retrouver ton vieux pote Mootch. Si tu as des soucis, tu sais que tu peux m'en parler.

Ils reboivent tous deux un coup de flotte au goulot, avant que le Français ne redécolle :

— Allez, on termine. Encore trois troncs à couper d'ici ce soir, et débarder les grumes jusqu'ici. On verra demain pour les convoier à la gare.

Il rameute la troupe d'un ton sec. Ça file doux vers les tronçonneuses qu'on reprend sur l'épaule.

— Tiens, on va aller voir une coupe. Ça va te remettre dans le bain.

La victime, c'est un superbe iroko, au moins quarante mètres jusqu'au faite, peut-être vingt-cinq mètres exploitables. On crapahute un peu à la machette pour en atteindre la base. Pendant que les aides-abatteurs dégagent le pourtour de l'arbre, Mootch commente :

— Il y a des secteurs où ils nous emmerdent avec cette essence. Pas le droit d'y toucher, il paraît que c'est un arbre sacré. Mais, ici, pas de soucis. Note, tu sais, on peut plus tout couper, maintenant, on doit respecter des quotas. L'écologie, le renouvellement durable, les histoires de certification, bla bla bla... Enfin, moi, je m'en fous, j'abats les arbres marqués par le client, en faisant juste attention à ne pas abîmer les tiges d'avenir, comme ils disent. Point.

Il se tourne vers l'abatteur, un petit gars tout en muscles avec un regard facétieux :

— Alors, c'est quoi, ton axe de chute ? T'as bien vu la zone de compression ? Ouais, ça m'a l'air correct. N'oublie pas de bien faire dégager tes layons de fuite.

— Oui, oui, patron, vous inquiétez pas, je fais attention.

Un petit sourire entendu, et Mootch revient vers l'Italien :

— C'est un bon, lui, Jean-Pierre. Il te manie des tronçonneuses d'un mètre cinquante comme un stylo à bille.

Ça y est, c'est parti. Le rugissement du moteur couvre d'un coup tous les bruits de la forêt. Jean-Pierre tourne autour de l'arbre, l'œil sûr, enfonce le guide-scie, découpe l'entaille de direction en deux traits pré-

cis. La sciure voltige dans l'air moite, les aides, un peu à l'écart, lui font des signes pour le guider, l'orienter. Le ballet dure un moment et, d'un coup, Mootch tend son bras devant Pietro, le repousse en arrière :

— Allez, on recule, il va finir la patte de retenue.

Jean-Pierre attaque maintenant à puissance maximale, pour couper vite. Les premiers craquements résonnent de façon sinistre sous la frondaison, il stoppe le moteur, tout le monde s'éloigne en courant. Et le fier iroko bascule, d'abord au ralenti, puis accélérant en arc de cercle dans un énorme bruissement de branches cassées, pour finalement s'abattre du côté du ravin avec un son mat qui se répercute quelques instants. La poussière vole encore dans les rayons de soleil perçant la canopée. Le silence revient sur la forêt. Tout le monde reprend son souffle, s'éponge le front d'un revers de manche, boit un coup à la bouteille. On jette un œil en hauteur, pour voir si des branches restées coincées ne pourraient pas encore tomber sur les hommes. Et Mootch s'approche du tronc vaincu :

— Beau travail, Jean-Pierre. Beau trait de coupe, pas d'éclatement. Allez, c'est pas aujourd'hui que je te virerai !

Il se marre en tapant sur l'épaule de l'abatteur. L'autre sourit malicieusement sous son casque, aussi heureux de la qualité de son travail que des félicitations du patron. Il reprend sa tronçonneuse et descend le long du tronc pour étêter l'arbre. Il compte en même temps les mètres. Il se retourne :

— Vingt-trois, patron !

Mootch lui répond d'un pouce levé, et entraîne Pietro vers la base-vie.

— Dans les registres du client, celui-là, il mesurera vingt mètres. Tu sais aujourd'hui, on est surveillé pour tout, avec la traçabilité. Marquage de la souche, mar-

quage de la bille, secteur d'abatage, date, et cetera., la bonne paperasse, quoi. Le seul truc encore possible, c'est de ne pas déclarer la vraie longueur.

— Ah bon, et ça donne quoi ?

— Disons que ça permet d'optimiser les dépenses : l'État camerounais taxe au mètre cube, tu vois ce que je veux dire ?

— Si, je comprends. Mais, si tu te fais contrôler ?

— J'y suis pour rien. J'ai mis ça dans mes contrats : je ne suis pas responsable du cubage. Comme ça, je suis tranquille. Note, finalement, pour le client, ça compense le coût des tracasseries.

— Ah oui, les tracasseries, ça existe encore ?

Les tracasseries, en dialecte local, ce sont les contrôles routiers payants, effectués avec zèle par les fonctionnaires, pas très formels, mais tout ce qu'il y a de systématiques.

Mootch répond dans un sourire :

— Plus que jamais ! Tracasseries... Ça m'a toujours plu, ce mot... Pays de poètes...

La journée se termine. L'équipe s'entasse dans les Toyota et redescend toutes vitres ouvertes à Sang-mélîma. Arrivés au bureau, les ouvriers s'égaillent à bicyclette ou à moto :

— Huit heures demain, les gars, soyez à l'heure.

— Oui, oui, patron, à demain !

Mootch s'attarde un peu au bureau, remplit quelques formulaires pendant que Pietro fume une cigarette dehors, et ressort en plantant son chapeau sur son crâne :

— Et maintenant une bonne douche, et on va s'en jeter un !

III

L'Aventure est un bar en bord de route, dans le centre de Sangmélina, avec une terrasse à laquelle on accède par quelques marches en béton, une grande véranda de tôles ondulées, des chaises en plastique bleues et vertes, une rambarde en fer forgé. Ils se dirigent vers le comptoir.

Une fille, grande bringue plutôt belle plante, tee-shirt avantageux et bandeau dans les cheveux lissés, les accueille dans un sourire.

— Je te présente Sorelle, ma serveuse préférée ! Sorelle, voici Pietro, une vieille connaissance.

Elle tend la main par-dessus le bar :

— Bienvenue à l'Aventure, l'Italiano !

— Tu nous mets deux Beaufort Lager, Miss ?

Sorelle farfouille dans l'armoire réfrigérée, sort des bouteilles qu'elle pose devant eux en les ouvrant d'un geste précis, échange deux mots avant de repartir discuter avec une copine en bout de comptoir.

Pietro et Mootch s'installent à une table :

— Sangmélina, ça va, mais on en a vite fait le tour. Quand j'ai du temps, je vais à Yaoundé, ou des fois à Kribi si j'ai vraiment envie de me changer les idées.

Pietro se souvient avec émotion de Kribi, station

balnéaire sur le golfe de Guinée où il avait séjourné trois jours avec une Italienne expatriée à Douala, une jolie brunette à l'accent romain.

— Kribi, c'est loin d'ici ?

— Depuis Sangmélina ? Cinq heures et le pouce. Et encore, quand la route est bonne...

— Ah oui, tout de même. J'ai de bons souvenirs là-bas. Il y avait un restaurant près des plages, je ne me souviens plus de son nom, mais ils servaient le meilleur *ndolé* que j'ai jamais mangé !

— Ne me dis pas que tu n'y as que des souvenirs gastronomiques !

Un groupe de jeunes s'installe en rigolant à une table voisine, des Smirnoff à la main. Mootch leur fait un signe amical avant de répondre à Pietro :

— Eux, ils sont sympas. Ça va, je connais à peu près tout le monde ici, je suis tranquille. Enfin, en principe... Oui, c'est bien, Kribi, ça change de la brousse ! Mais, bon, je vais tout de même plus souvent à Yaoundé. C'est moins loin. Si on finit le chantier demain, on pourra essayer d'y filer vendredi. Je t'emmènerai au Yao Bà. On y mange bien, les cocktails sont corrects, il y a des concerts le vendredi soir... et les femmes sont jolies... Le paradis sur terre, quoi !

Enfin, le paradis sur terre, version Cameroun. Mais Pietro n'est pas là pour chicaner . Mootch continue :

— J'y rencontre toujours des expats' que je connais. Il y a même régulièrement quelques Italiens, tu seras pas dépaysé !

— Ah oui, il y en a toujours ?

— Oui, enfin de temps en temps... Tu sais, ça a bien changé, le Cameroun, depuis que t'es parti. Aujourd'hui, c'est surtout les Libanais et les Chinois qui sont partout. Il n'y a plus que quelques vieux cons

de Français comme moi pour s'accrocher. Quand je pense à tout ce qu'on a fait ici... Ils nous regretteront, les locaux, crois-moi !

Là-dessus, il lève sa bouteille et trinque pour la troisième fois.

Sorelle, pour faire honneur au nouvel arrivant, a balancé dans la sono depuis son téléphone portable, avant d'aller servir, un inoubliable hit italien des années 80. Ainsi annoncée, elle débarque à la table, sourire et tout le reste en avant, et pose deux belles assiettes de poulet DG. Pietro apprécie l'attention à sa juste mesure :

— *Ma quale idea !* Pino d'Angio ! Tu connais ce chanteur, toi ?

— Et oui, mon chéri, qu'est-ce que tu crois, on n'est pas dans la brousse ici !

Mootch reste pratique :

— Merci, Miss. Tu nous remets deux bières ?

Puis, revenant vers Pietro, laissant Sorelle se diriger tout en déhanchements funky vers le comptoir :

— Bon, mais dis-moi, pourquoi t'es parti comme ça en urgence de Milan ? Les flics ? Une femme ?

— Non, pourquoi une femme ? Je suis presque marié, moi !

— Justement, t'es pas marié.

L'Italien hésite. On devine pourtant qu'il a envie de parler :

— Non, c'est une drôle d'histoire, je sais pas par où commencer.

Mootch l'encourage d'une bourrade, tout en reprenant une gorgée de bière au goulot :

— Vas-y, mon vieux, lance-toi !

— C'est pas très glorieux, tu sais.

— On s'en fout, ce sera pas la première fois !

— Eh bien, disons que ça a commencé il y a long-

temps. Figure-toi que le père de Luciana était luthier, à Cremona.

— Luthier ? Les violons ? Ah ouais, je comprends pourquoi tu tiquais tout à l'heure ! Et ça t'a pas fait fuir ? Mootch rigole, content de lui.

— Ne plaisante pas avec cette histoire, Mootch. Voilà, ça a commencé comme ça : Roberto Baldari – c'était le nom du père de Luciana...

L'autre interrompt :

— C'était ?

— Si, il est mort bêtement, il y a quelques années, en tombant d'un escalier. Donc je m'entendais à peu près avec lui, même si ses histoires d'instruments de musique, ça m'intéressait pas beaucoup, t'imagines bien, alors que lui ne parlait que de ça. Il venait régulièrement à la maison. Un jour, il nous avait raconté à table qu'il avait fait une découverte incroyable : c'était l'histoire d'un violon vieux de plusieurs siècles, un Bergonzi, contenant un secret de fabrication. Bergonzi, c'est un peu comme Stradivarius, tu vois ? Le genre de truc unique qui vaut une fortune.

— Et alors ?

— Moi, je n'écoutais que d'une oreille. Il n'avait pas trouvé le violon, mais juste l'histoire du secret dans de vieux papiers. Et après sa mort, dans la famille, seule sa petite-fille Stefania avait continué à s'intéresser à la lutherie. La gamine avait pas dix-huit ans, mais voulait déjà en faire son métier. Tu la verrais, elle a du caractère, *la bambina*. Alors, sa mère l'avait abonnée à un magazine spécialisé. Et un jour, elle nous montre un article en nous expliquant que le violon dont nous parlait son grand-père Roberto avait été retrouvé, en France.

D'autres jeunes sont arrivés. Sorelle a monté le son et ça commence à danser makossa sous la véranda.